

UN VOYAGE À BERLIN

HUGO HAMILTON

UN VOYAGE À BERLIN

roman

Traduit de l'anglais (Irlande) par
BRUNO BOUDARD

PHÉBUS

L'ÉDITEUR REMERCIE L'IRELAND LITERATURE EXCHANGE
POUR SON AIDE FINANCIÈRE
(Fonds d'aide à la traduction, Dublin, Irlande).

www.irelandliterature.com
info@irelandliterature.com

Titre original :
Every Single Minute

© Hugo Hamilton, 2014.

Pour la traduction française :
© Libella, Paris, 2015.

I.S.B.N. : 978-2-7529-0997-8

Pour Mary Rose

Où pourrais-je jamais trouver un autre frère ?

SEAMUS HEANEY – *Sophocle*

Elle porte ces espèces de chaussures en toile rouge. Elles sont là sur toutes les photographies. Elles sont là à l'aéroport, tandis qu'on l'aide à descendre l'escalier. Elles sont là au jardin botanique. Au musée de Pergame. Et aussi au foyer de l'Opéra. Avec elles, elle se sent le pied aérien. Vous voyez, ces chaussures plates en toile, avec une semelle et un bout en caoutchouc blanc, ornées de grossières surpiqûres blanches. Des baskets, comme on disait. Des Converse, si vous préférez, pourvues de deux rangées d'œillets en acier destinés à recevoir les lacets. Et de deux œillets supplémentaires sur la face intérieure, sans autre objet que de leur donner l'air plus sport, je suppose, ou peut-être plus industriel : un aspect à la fois solide et léger.

Elles sont là à l'hôtel, à côté de son lit. Elle est assise sur sa chaise, prête à sortir. Elle porte des bas de contention blancs, souvenir de quelque vol long-courrier, je présume, et je lui donne la main pour enfiler ses chaussures, celles en toile rouge. Je les lace et l'aide à se mettre debout. J'ai disposé le fauteuil roulant parallèlement à sa chaise afin de pouvoir la faire pivoter pour l'y installer ensuite doucement, en la tenant par les coudes. J'entends sa respiration.

Aura-t-elle suffisamment chaud ? En principe, elle devrait avoir une écharpe ou un foulard pour protéger son cou très

exposé. Elle m'assure que tout ira bien, qu'elle pourra toujours relever son col.

Elle voulait quelqu'un pour l'emmener à Berlin. C'était moi qui m'en chargeais. Elle aimait les voyages et son dernier vœu était de partir quelque part. N'importe où, avait-elle déclaré. N'importe où, mais loin. «Alors pourquoi pas Berlin?» avais-je suggéré, à quoi elle avait répondu : «Oui, pourquoi pas?» Berlin était l'une de ces destinations qu'elle repoussait toujours à plus tard et, désormais, elle craignait de ne plus jamais pouvoir découvrir la ville de son vivant.

– J'adore leur manière de cuisiner les pommes de terre, en Allemagne, avait-elle confessé. Je veux voir le musée de Pergame. Je veux voir le jardin botanique. Je veux voir l'église restée en ruine depuis la guerre.

– C'est différent, me dit-elle à quelques reprises au cours du vol qui nous amenait de Dublin.

En vérité, elle pleurait, sur cette photographie prise par le steward. Elle pleurait et souriait en même temps, tout en me répétant :

– C'est différent, Liam, c'est différent.

Je crois qu'elle avait peut-être peur de ce qui s'opérait sur ce cliché. Il gravait son souvenir. Il gravait son souvenir en même temps qu'il la laissait à quai.

Si elle répétait ainsi que c'était différent, c'était parce qu'elle avait encore un peu la fibre du voyage et qu'aller à Berlin lui donnait toujours une raison de vivre. Parce que c'était en quelque sorte jouer les prolongations, si l'on peut employer ce terme.

– Tout va bien pour moi, à part que je suis en train de mourir, me glissa-t-elle.

Je suppose que, par moments, elle essayait de dédramatiser la situation par la plaisanterie, en s'efforçant au mieux d'ignorer la réalité, ce qui est compréhensible. Elle avait tellement d'énergie, elle voulait tout voir. Toutes les

galeries. Tous les musées, tous les jardins, tous les lieux qu'elle n'avait jamais visités auparavant ; l'histoire, la transformation de la ville tout entière après la chute du Mur, son nouveau visage, vivant et palpitant, mais pas oubliés pour autant du passé ; tout ce qu'il nous sera humainement possible de faire. Elle avait dressé une liste rédigée sur le papier à en-tête de l'hôtel : notre itinéraire, si vous préférez.

– Jamais je ne l'oublierai, me confia-t-elle ultérieurement.

Elle me certifia avoir savouré chaque instant de ce voyage. Elle me certifia qu'elle s'en souviendrait aussi longtemps qu'elle vivrait. Je sais qu'étant donné les circonstances, une telle expression ne semblait rimer à rien, mais vous comprenez l'idée. Il ne faut pas toujours prendre au pied de la lettre ce que disent les gens. Elle exprimait beaucoup d'espoir en évoquant le monde et l'avenir, comme si elle ne pouvait s'empêcher de se délecter à l'avance de ce qu'ils lui réservaient, parce qu'il est difficile de se défaire de l'habitude d'être optimiste. Il est difficile d'arrêter de claironner « aussi longtemps que je vivrai », alors même que l'on ne peut jamais prédire combien de temps cela durera.

Il ne devait lui rester guère plus d'une semaine après ce séjour.

Elle me demanda de réserver des places à l'Opéra. Elle tenait particulièrement à aller à l'Opéra national de Berlin, situé non loin de l'hôtel *Adlon* où nous logions. On y donnait alors *Don Carlos*.

– Verdi ! s'exclama-t-elle. Il faut que nous y allions. La dernière fois où j'ai vu *Don Carlos*, c'était au Met, à New York.

Malheureusement, le spectacle était complet. J'appelai donc la réception de l'hôtel pour solliciter une faveur spéciale en demandant si, à tout hasard, il leur serait possible d'obtenir des billets. Ils se montrèrent extrêmement obligeants. Ils répondirent qu'il était un peu trop tard aujourd'hui, mais me garantirent qu'ils allaient faire de leur

mieux et que, s'il y avait quelque part à Berlin un billet disponible, il serait pour elle.

Je lui annonçai que les choses se présentaient bien.

– Merci, Liam, souffla-t-elle.

Et voilà qu'elle ôte alors sa perruque. Une abondante chevelure aux boucles châtain clair, qui n'est pas sans rappeler la sienne. Elle la place d'abord sur la tête et, à la façon d'un enfant, l'en retire aussitôt pour la jeter de l'autre côté de la chambre, comme si elle la détestait plus que tout. L'idée même de se déguiser va à l'encontre de toutes ses convictions. En fait, la première fois où elle l'avait mise, elle n'avait pu se retenir de rire. Elle avait simplement l'impression de jouer les adultes en portant un accessoire qui leur était propre – «Tu ne trouves pas que ça me donne une tête vraiment marrante?» Pour qui ne compte pas parmi ses proches, impossible de la reconnaître sur les photos. Elle se ressemble si peu, sans ses cheveux bouclés, elle paraît si exposée. Elle a le visage légèrement bouffi par les médicaments, le contour des yeux enflé. Je crois qu'elle s'était imposé ce postiche pour ne pas effrayer les gens, parce qu'elle lisait leur choc dans les yeux lorsqu'ils la voyaient tête nue, lorsqu'ils constataient combien cela pouvait arriver vite à n'importe qui.

– Je refuse de mettre ce truc, s'insurge-t-elle.

– Je ne vais pas te le reprocher.

– Je veux être moi-même, insiste-t-elle.

La perruque gît sur le sol, tel un animal écrasé sur l'auto-route. Je la ramasse et la rapporte dans sa valise.

J'enlève ensuite ma casquette pour la lui donner, car il n'est pas question qu'elle sorte sans rien sur le crâne. C'est que nous sommes à Berlin au mois de mai : on ne peut pas savoir s'il fera chaud ou froid.

– Tiens, pourquoi ne mettrais-tu pas ma casquette ?

Ce que je lui propose est une casquette de base-ball grise plutôt ordinaire, sans nom de marque placardé dessus. Elle

l'examine quelques instants. Elle s'abstient de tout commentaire, elle ne se regarde pas dans la glace, elle se méfie des miroirs. La casquette lui va et j'espère qu'elle la gardera : je lui trouve une superbe allure. Je lui dis qu'elle s'accorde bien avec ses chaussures, ses chaussures en toile rouge.

– Avec ça, tu ressembles à Steven Spielberg.

Elle rit.

– Ma foi, oui, quelle importance, maintenant ? lâche-t-elle. Je suis à Berlin, personne ne peut me voir.

Et si vous entendiez sa façon de prononcer ce type de phrase, vous ne l'oublieriez jamais. Vous la reconnaîtriez n'importe où à sa manière de s'exprimer d'une voix aiguë, très innocente, comme si tout était nouveau pour elle. Sa voix, c'était une fille. Son esprit, c'était une fille. Elle aimait tout ce qui lui était encore inconnu. L'idée de laisser à penser qu'elle était ignorante lui plaisait, car cela permettait aux gens de lui donner des explications très claires, avec des mots simples, sans attendre d'elle une quelconque réponse. Elle inclinait la tête de côté, écoutant attentivement et patiemment ses interlocuteurs, qui lui confiaient des choses que jamais ils n'auraient avouées à une femme ou à un homme mûrs.

« Personne ne remarque un enfant qui observe », disait-elle.

Je dois admettre que le sens de certaines de ses réflexions ne m'est apparu qu'après sa mort. De son vivant, un je-ne-sais-quoi m'avait peut-être empêché de comprendre nombre de ses propos jusqu'à aujourd'hui, lorsque j'y songe rétrospectivement. Je sais que cela peut sembler paradoxal, mais il est parfois difficile de voir exactement ce que l'on a sous le nez tant que l'on ne le considère pas sous l'angle du souvenir. J'espère restituer tout cela avec précision. J'espère le retranscrire dans le bon ordre. Je m'appuie uniquement sur les photos ou sur les lieux que nous avons visités. Et ce qu'elle m'avait dit à ce moment-là était peut-être différent de ce que ma mémoire en a conservé.

Et son sac. Elle avait l'un de ces sacs en plastique transparent barrés sur le haut d'une fermeture Éclair blanche. Je pense qu'il avait peut-être renfermé jadis un oreiller ou une housse de couette, quelque chose de ce genre. C'était un sac robuste, à usages multiples, doté d'anses solides – blanches elles aussi – et aux parois totalement transparentes, sans la moindre mention de la marque, de sorte que l'intégralité de son contenu était visible. Tout ce qu'elle transportait avec elle, tous ses effets personnels, si vous voulez. De l'extérieur, on voyait son porte-monnaie, ses médicaments, ses mouchoirs en papier, ses lunettes de lecture, son passeport, la carte magnétique de sa chambre d'hôtel, des coupures de journaux qu'elle gardait pour plus tard. Un livre qu'elle ne lirait jamais. Son téléphone portable, coupé. Des articles mis gratuitement à sa disposition dans sa chambre, tels que des stylos.

Et des chocolats. Énormément de chocolats.

«Que sommes-nous, sinon des enfants?» Voilà ce qu'elle m'avait déclaré.

Non qu'elle n'eût d'autre choix. Elle aurait pu se payer n'importe quel sac, sauf que les sacs à main n'avaient jamais été une grande priorité dans sa vie. Elle expliquait que celui-ci, le transparent, était en parfait état – en trop bon état pour

être jeté. À l'évidence, elle y tenait non seulement pour des raisons d'ordre écologique, mais également pour déclarer au monde qu'elle n'était pas de ces femmes qui dépensaient des sommes folles dans un sac de créateur ; non, ce n'était pas son style. Elle n'était pas là pour épater la galerie et ce n'était qu'un sac dans lequel ranger ses objets personnels. Je pense qu'elle indiquait ainsi que son existence était transparente, qu'elle n'avait rien à cacher. Personne d'autre qu'elle n'aurait pu avoir un tel sac, si singulier. Et c'était pratique de pouvoir regarder dedans de l'extérieur pendant qu'elle en fouillait en même temps l'intérieur de sa main. Celle-ci devenait l'un des objets du sac et le plastique grinçait chaque fois qu'elle y cherchait quelque chose, comme ses lunettes, s'assurant qu'elle n'avait pas oublié ses lunettes à monture lie-de-vin. Elle les avait achetées il y a peu seulement, à New York, et elle m'a raconté que l'optométriste avait une haleine agréablement parfumée. Elle avait essayé d'engager la conversation avec lui, mais il s'était contenté de répondre par : « Levez les yeux », « Baissez les yeux », « Regardez mon oreille gauche ». Et de même pour l'autre œil : « Levez les yeux », « Baissez les yeux », « Regardez mon oreille droite ». Il était si près d'elle qu'elle avait senti une odeur de mûre, semblable à celle de la confiture de mûres.

« Nous ne sommes que des enfants. C'est tout. Nous ne sommes que des enfants, rien de plus », répétait-elle.

Elle se plaisait à imaginer que chaque jour était le premier de sa vie. Elle adorait séjourner à l'hôtel *Adlon* – un brin de luxe, comme elle disait. Le hall était large, sa partie centrale enclose par un cordon abritant des tables et des chaises où les clients s'installaient pour déguster un café accompagné d'un gâteau, une coupe de champagne, ainsi qu'ils l'avaient fait des années durant, je suppose. Le milieu du plafond était occupé par une haute coupole qu'éclairait la lumière du jour, tandis que, d'un balcon qui surplombait le hall, les gens pouvaient regarder ceux qui se trouvaient au-dessous.

La réception était sur la gauche en entrant, si je me rappelle bien, alors qu'à droite, il y avait un bar à cocktails. Et un long couloir en marbre filait vers le fond en passant devant les ascenseurs. L'un dans l'autre, même lorsqu'il y avait beaucoup de monde, c'était un endroit paisible, bercé la plupart du temps par le son d'un piano, par le murmure des bavardages et le chuintement des portes des ascenseurs. Elle adorait aussi rencontrer de nouvelles personnes, les employés de l'établissement, par exemple, avec qui elle se mit aussitôt à discuter et à sympathiser en posant des questions personnelles du genre : « Croyez-vous aux fantômes ? » « Avez-vous un petit ami ? » « Aimez-vous Lady Gaga ? ». Et tous répondaient toujours avec franchise, par politesse. Elle leur parlait comme si elle était elle-même membre du personnel, un travail qu'elle avait exercé voilà longtemps, à Londres, en tant que femme de chambre, si c'est ainsi que l'on nomme toujours le service d'étage de nos jours. Elle était comme n'importe lequel d'entre eux, elle papotait pour tuer le temps en les empêchant de travailler.

Sa chambre était plus grande, plus somptueuse que la mienne et elle donnait sur la rue, avec toute son animation. Ma chambre avait vue sur la cour intérieure, avec son jardin d'agrément. Elle était un peu trop décorée, si vous voulez mon avis, trop de gaspillage des ressources naturelles. Des lambris sur les murs des chambres, quelque chose de très chargé et de très cadre supérieur. De très multinationale – serait-ce le bon terme ? Quant aux salles de bains, elles étaient incroyables : fastueuses, immenses, carrelées de marbre, pourvues de magnifiques serviettes qui paraissaient n'avoir jamais été utilisées ; du moins était-ce l'impression qu'elles produisaient. Tout était à la fois très moderne et d'aspect ancien, de l'ancien neuf. L'hôtel avait été entièrement reconstruit après la chute du Mur, sans conserver d'autre vestige de son devancier que son nom et sa réputation.

Je me demande parfois ce que peuvent bien faire les gens dans des chambres d'hôtel, quelles choses folles ont pu se dérouler dans ces lieux avant moi. « Mieux vaut ne pas y penser. Oublie cette idée, tu ne peux même pas le concevoir », me conseilla-t-elle. Parce qu'elle avait travaillé comme femme de chambre à Londres, où elle avait vu tout ce qui était imaginable. Son travail consistait à en effacer toute trace. Une chambre d'hôtel n'est pas censée garder la moindre empreinte de ses occupants. Peut-être ne font-ils rien de plus que se regarder dans les yeux en se lançant des insultes à voix haute.

Enfin, nous sommes prêts à partir et elle sort la liste de son sac. Je pousse le fauteuil roulant le long du couloir jusqu'à l'ascenseur, que j'appelle tandis qu'elle me tend la liste à remettre au chauffeur que nous nous apprêtons à retrouver.

– Nous n'allons pas l'appeler « chauffeur », dit-elle.

– Manfred. Nous pouvons l'appeler Manfred.

– Est-ce que ça l'embête, qu'on l'appelle Manfred ?

– C'est son prénom. Il m'a dit : « Appelez-moi Manfred, je vous en prie. »

Elle veut savoir s'il a des rudiments d'anglais.

– Oui.

– Ne lui dis rien, veux-tu ?

Elle préférerait taire son état de santé à Manfred. Ce n'était pas son genre, de dissimuler des informations, mais cacher à Manfred qu'elle était en train de mourir n'était pas un si gros mensonge que cela : tout le monde le fait.

Elle aimerait mieux ne pas avoir à lui expliquer. Elle ne veut sans doute pas répéter une nouvelle fois la litanie des détails médicaux. Les déclarations des docteurs qui gesticulaient en brandissant ses radios, avant de la laisser seule dans le corridor. Les mêmes qui revenaient pour lui annoncer que, malgré les mauvaises nouvelles, elle avait une santé de fer. Son cœur était toujours en excellent état et sa pression artérielle

était parfaite. Elle affirme qu'ils parlaient d'elle comme d'un stock de pièces de rechange pour corps humain, comme s'il était possible de prélever les meilleures parties de plusieurs patientes pour les assembler afin d'obtenir une seule femme en bon état dont ils pouvaient ensuite se porter garants. L'infirmière s'était même émerveillée sur ses coudes, lui demandant comment elle avait pu les garder si jeunes : on aurait dit ceux d'une fillette de dix ans.

– Je lui ai appris que tu étais écrivain, avoué-je.

– Il n'a pas besoin d'en savoir plus que cela.

– Il croit que tu es ma mère.

Elle rit en entendant cela.

– Moi, ta mère ?

– Tout le monde aime les mamans, dis-je.

Et elle rit de nouveau, à gorge déployée.

– Je ne saurais pas comment en être une, confesse-t-elle.

– Ah, c'est faux.

Elle ne l'est pas, évidemment, mais Manfred avait eu cette impression parce qu'elle est nettement plus âgée que moi et qu'elle est dans une chaise roulante.

Entendons-nous bien : elle n'était absolument pas ma mère et il n'y avait pas d'idylle entre nous non plus, tout comme il n'y en avait jamais eu par le passé, pas d'histoire partagée. Nous n'étions pas liés l'un à l'autre, ni ne vivions pas sous le même toit, tels des amoureux, nous n'étions pas mariés ni apparentés d'une quelconque manière, comme avec sa famille. Nous étions bons amis, c'est tout. Nous nous sommes rencontrés à un moment où notre vie était un peu en vrac. Elle était mon aînée, en livres, en tout. Que j'aie moins de savoir qu'elle ne la dérangeait pas. Que son propre savoir en matière culinaire soit nul ne la dérangeait pas – je ne l'aurais pas laissée s'approcher d'une cuisine. Nous nous sommes découvert des atomes crochus simplement en échangeant, en riant ensemble, je suppose. Nous nous prenions mutuellement au sérieux, mais pas tout le temps.

J'avais coutume de lui rendre visite et, pendant qu'elle était occupée à lire, je m'amusais avec son chien Buddy en lui lançant l'une de ses chaussures de l'autre côté de la pièce pour qu'il la rapportât. Elle avait la faculté de lire comme si rien ni personne n'existait au monde en dehors de son livre. Même lorsque je courais autour de son fauteuil, poursuivi par Buddy, elle continuait sa lecture, ou encore lorsque je dissimulais le soulier dans son dos pour contraindre le chien à sauter par-dessus elle et qu'il la bousculait, lui éjectant l'ouvrage des mains ; alors, et seulement alors, elle levait les yeux et déclarait : « Liam, je vais te tuer ! »

Lorsque nous arrivons au rez-de-chaussée, Manfred nous attend à la réception. Je le vois se diriger vers nous alors que nous sortons de l'ascenseur et j'ai l'impression qu'il marche dans notre direction depuis un certain temps, peut-être des heures, peut-être des jours, peut-être depuis toujours. Je me demande comment il a su à quel moment se mettre en chemin. Il a le crâne rasé et on ne peut pas dire qu'il soit en surpoids, juste qu'il est très développé partout, physiquement, s'entend – il fait de la musculation, c'est évident. Il porte un costume ainsi qu'une cravate et sa poitrine se dilate démesurément lorsqu'il nous tend la main en souriant. Il me semble entendre un piano jouer quelque part, au niveau du balcon.

Je donne à Manfred l'itinéraire en soulignant qu'il est toujours possible d'en changer l'ordre en cours de route et que, s'il nous reste assez de temps, nous sommes ouverts à toute curiosité berlinoise qui ne serait pas incluse dans la liste. Il examine un instant le papier comme si nous nous étions trompés de ville. Elle a répertorié tous les lieux de la capitale selon la chronologie historique des événements. Il parcourt du doigt cet inventaire en soufflant un filet d'air entre ses lèvres, organisant l'enchaînement de sites d'une manière qui, en tant que chauffeur, lui paraît logique, géographiquement parlant.

Et pendant que je discute avec lui, elle se retourne vers l'ascenseur que nous avons emprunté et regarde le cadran à l'ancienne qui surmonte les portes, se demandant peut-être si c'était par ce truchement que Manfred avait deviné notre progression. C'est l'un des éléments de l'ancien hôtel *Adlon* qui avaient été réinstallés dans le nouveau. Comme dans les films de Hitchcock. Un cadran indiquant les différents étages et vous informant de celui auquel se trouvait l'ascenseur, au cas où vous voudriez le savoir.

– Laissez, je vais m'occuper de votre mère, propose Manfred.

Il me prend des mains les poignées du fauteuil roulant et la voilà partie, avec sa casquette et ses chaussures de toile rouges, agrippant le sac transparent qui renfermait toutes ses affaires, sans rien en dissimuler. Ils dévalent la rampe d'accès pour handicapés, franchissent les portes automatiques pour se retrouver sous la marquise rouge et avancent vers les bus de voyages organisés qui attendent dans la rue. Manfred la pousse jusqu'à la voiture, dont il ouvre la portière coulissante. Une fois qu'elle est montée dedans, je découvre que la fermeture de cette dernière est commandée électroniquement.

– N'y touchez pas, s'il vous plaît, m'avertit Manfred lorsque j'essaie de la refermer à la main.

Sur la place qui s'étend face à la porte de Brandebourg se déroule une manifestation. Un petit attroupement de personnes qui brandissent des pancartes, mais plus de policiers que de manifestants. L'ambiance est très calme et réservée, avec beaucoup de slogans scandés ; je crois que c'est en faveur du Tibet.

Et Manfred a entièrement raison : elle était comme une mère. Elle donnait des conseils comme une mère, elle posait des questions comme une mère, elle menait les gens à la baguette comme une mère. «Tu ne peux pas prendre comme repas principal du gâteau avec de la bière. Mange

quelque chose de correct, Liam ; regarde-toi donc : les vautours passeraient au-dessus de toi sans s'arrêter.» Voilà le genre de réflexion dont elle me gratifiait. Comme quelqu'un qui se sentirait responsable de moi. Mais en fin de compte, elle vous laissait prendre ce que vous vouliez, parce que vous pouviez toujours l'amadouer, et puis elle insistait pour régler l'addition. Elle avait une façon très maternelle de s'immiscer dans votre vie et de vous asséner des commentaires détaillés sur tout, de vous dire si ce que vous faisiez était bien ou mal, alors même que vous étiez en train de le faire. Telle une mère, elle vous mettait sur la sellette, vous tenant le bras tout en scrutant ce que vous aviez à l'intérieur de la tête pour ensuite révéler à voix haute toutes vos pensées. Elle était capable de deviner ce à quoi vous pensiez. Pas étonnant que tout le monde la prît pour ma mère. Elle se comportait comme une mère avec chacun. Indifféremment. Même avec Manfred, le chauffeur, à qui elle tint le bras alors qu'il l'aidait à monter dans l'auto jusqu'à ce qu'il lui révélât qu'il était à moitié turc par sa mère, qu'il était marié et avait trois enfants de moins de dix ans. Elle répliqua que, pour sa part, elle était cent pour cent irlandaise et qu'elle regrettait de ne pas être à moitié autre chose.

C'est peut-être ce qui se produit quand vous n'avez pas d'enfants : vous métamorphosez tous les autres en enfants. Elle a même parlé du Tibet comme en parlerait une mère.

– Que Dieu les protège, ils veulent seulement être eux-mêmes, a-t-elle dit.

Nous voilà donc assis côte à côte à l'arrière d'une grosse voiture grise, cependant qu'elle me parle de l'opéra *Don Carlos*, qui raconte en fin de compte une grande histoire de famille guère éloignée de la sienne, me confie-t-elle. Dans un premier temps, notre conversation est assez décousue. Elle s'inquiète pour son chien.

– Crois-tu que ça va aller, pour Buddy?

– Oui, il est parfaitement heureux, lui garantis-je.

Elle me demande ensuite :

– Les draps, Liam, rappelle-moi de ne pas les oublier.

Parce qu'elle a tout planifié à l'avance et qu'elle a l'intention de rapporter à Dublin une nouvelle paire de draps achetée à Berlin.

Manfred nous emmène dans le grand parc, où nous passons devant la haute colonne coiffée de l'ange doré que l'on voit dans tant de films et de clips vidéo. C'est une belle journée ensoleillée et les gens se promènent avec un gobelet de café à la main. Courent avec une bouteille d'eau. Et un chien. Courent avec leur chien. Font du vélo avec leur chien.

– Regarde, dit-elle.

Elle me montre un homme qui pédale en tirant un enfant installé dans une remorque fixée à sa bicyclette. Ou bien y a-t-il deux enfants?

– Ce n'est pas un spectacle fréquent, à Dublin, note-t-elle.

Elle remarque ensuite le grand nombre de femmes qui, parmi les cyclistes, ne portent pas de casque. Au beau milieu de la circulation, sans crainte. Elle ajoute que, de nos jours, jamais elle ne circulerait à vélo sans casque, dans quelque ville que ce soit. En ressortant du parc, nous longeons un imposant édifice moderne de briques jaunes dont la ligne lui évoque un chapeau de pirate. Il s'agit de la Philharmonie de Berlin. Encore un site qu'elle aimerait inclure dans sa liste.

Puis elle m'explique pourquoi elle aime tant *Don Carlos*.

L'intrigue est un peu compliquée, d'après mes souvenirs. C'est l'histoire d'un père qui tue son propre fils. Le roi est forcé de sacrifier son fils afin de préserver son trône, voilà la trame esquissée à grands traits. L'opéra se déroule en Espagne durant l'Inquisition. Le roi cherche à faire régner l'ordre d'une main de fer, tandis que son fils don Carlos, opposé à ces méthodes brutales, souhaite mettre un terme à ces tueries et voir chacun rentrer chez lui pour y vivre en paix avec l'être aimé. Seul compte aux yeux du roi le pouvoir, une véritable drogue pour lui, le poussant à toutes les extrémités pour le conserver, y compris assassiner son fils. Il est contraint de prendre une terrible décision qui l'emplit de culpabilité et de remords, car elle est contraire à son instinct paternel. Il affronte une autre difficulté. Le fils, don Carlos, est amoureux d'une Française que son père a épousée de force et élevée au rang de reine. Celle-ci est toujours amoureuse de don Carlos, lequel a le cœur brisé. Voilà qui alimente encore la défiance du père envers son fils et lui fournit une raison supplémentaire de s'en débarrasser. Je sais que c'est un peu schématique, mais c'est plus ou moins cela : un grand drame familial.

– Il doit tuer l'amour qui est en lui, poursuit-elle. Le roi est contraint de tuer l'amour qui est en lui afin de pouvoir tuer son propre fils.

L'opéra lui remémore constamment sa famille à elle, ce qui explique pourquoi elle tient tant à le revoir.

– C'est l'histoire de chaque famille, avance-t-elle. C'est pour cela que *Don Carlos* est resté aussi populaire au fil du temps, parce que nous pouvons tous lire nos propres vies dans ce récit ; il est universel.

Chaque fois qu'elle assiste à une représentation de *Don Carlos*, elle ne peut s'empêcher de songer à ce qui est advenu de son frère cadet. Elle affirme que c'est par la puissance du drame que le spectateur a la sensation que son existence personnelle se joue sur la scène, qu'il est partie intégrante de ce qui se passe sous ses yeux. Elle dit qu'elle a trop d'imagination. Elle redevient une enfant, qui regarde l'histoire de sa famille se produire autour d'elle. Elle est chaque fois tellement absorbée par l'opéra qu'elle voit son frère revenir à la vie sur scène. Son père qui tue l'amour qu'il a en lui. Son frère qui est emmené à la fin. Et, prisonnière de son fauteuil, elle écoute la musique, totalement désarmée. Elle est dans l'incapacité d'intervenir.

Nous allions de temps à autre au théâtre ensemble, à Dublin. On lui donnait des invitations et elle me demandait de l'accompagner. Nous dînions tôt et arrivions en avance pour lui permettre d'avoir le temps de rencontrer les gens. Ils étaient là, à se pousser du coude, les lèvres en mouvement. Elle était engloutie par la foule, happée par des poignées de main successives, ballotée de groupe en groupe jusqu'au moment où elle éprouvait le besoin de s'échapper. Dès que l'on commençait à lui raconter quelque chose sur elle qu'elle savait déjà, elle pointait du doigt le bar où j'étais planté et déclarait qu'elle avait quelqu'un qui l'attendait. Je n'avais aucune idée de qui pouvaient être tous ces amateurs de théâtre qu'elle connaissait – d'autres écrivains, des journalistes, des personnalités de la télévision, des visages familiers du public. Mon souvenir le plus vif, c'est celui de ces personnes qui s'approchaient d'elle à l'entracte pour

lui expliquer qu'elles avaient lu son livre. Et devant toutes ces louanges, elle rentrait le cou dans les épaules, comme quelqu'un qui est ébloui par une lumière trop vive. Une fois, une femme s'est retournée, puis s'est carrément mise debout sur son siège pour tendre le bras par-dessus la rangée de derrière et lui serrer la main en la remerciant. C'est tout ce que lui a dit cette dame : merci, pour avoir été honnête, pour avoir été elle-même, pour avoir écrit l'histoire de son existence et de sa famille sans rien laisser dans l'ombre.

Nous avons surtout parlé famille, lors de ce séjour à Berlin. Nous avons parlé de *Don Carlos*, des pères, des mères et des frères. Nous avons parlé des hommes, des femmes, des tantes, des oncles, des enfants, des jésuites, de l'amour, du mariage, de la vie, des amis, des amants ; bref, de tout ce qui tourne autour du thème, je suppose. De ce qui arrive dans une famille. Soit presque tout, n'est-ce pas ? Nous avons échangé ces confidences sur nos existences respectives tout en déambulant dans la ville pour contempler les monuments. « Des récits de familles et d'amour, qu'ils se finissent bien ou mal », pour reprendre ses mots.

– « Amour » est-il toujours un bon mot pour nommer l'amour ? me demanda-t-elle à un moment donné.

Mais enfin, que répondre à cela ? Bien sûr, que c'est toujours un bon mot. C'est le meilleur qui existe pour nommer l'amour. Quel autre mot serait plus approprié ? Chimie ? Elle répliquait que l'on fabriquait constamment de nouveaux mots à partir d'anciens mots, en en modifiant le sens de telle sorte qu'on ne les reconnaissait plus. Et « amour » est l'un de ces mots-là, comme « chez-soi », « espoir », ou « passion », tous ces mots que les gens ne remettent jamais à la bonne place.

Je crois que le fait d'être à Berlin nous a offert la liberté de discuter plus ouvertement. Nous a aidés à oublier ce qui l'attendait : tout était en suspens. Il était assez réconfortant

de ne pas avoir à songer à ce qui était imminent, j'imagine. Tant que nous continuions à nous promener en nous racontant des histoires familiales, tant que les rues défilait et que nous avions tous ces sujets à évoquer. Je pense que ne pas avoir à expliquer quoi que ce soit ouvrait la possibilité de tout expliquer, si vous voyez ce que je veux dire.

Elle consomme beaucoup de stéroïdes pour faciliter sa respiration. Elle fouille dans son sac transparent et en sort une boîte de médicaments. Elle lit l'étiquette et la laisse retomber dans le sac, puis le soulève pour en observer le contenu. Parce qu'il est plus simple de chercher de l'extérieur. Elle plonge une nouvelle fois la main dedans pour en sortir une autre boîte, dont elle consulte l'étiquette avant de la laisser elle aussi retomber dans le sac. Difficile de savoir si elle prend toujours la même ou si ce sont des boîtes différentes.

Elle affirmait que la vie était une paire de poumons. Que le temps était une paire de poumons. Et si elle avait raison? «Nous ne valons que ce que valent nos poumons et les miens ont fait leur temps»: c'est une formule dans ce goût-là qu'elle a utilisée.

Elle m'a décrit à quoi ressemblait un test respiratoire à l'hôpital. L'infirmière vous demande de vous asseoir face à une machine appelée spiromètre. Vous refermez les lèvres autour d'un bec fixé sur une sorte de bouclier en caoutchouc relié à l'appareil, après quoi l'infirmière vous recommande d'inspirer très profondément jusqu'à remplir vos poumons à bloc, puis de retenir votre souffle le plus longtemps possible. Ensuite, vous expirez à fond jusqu'à ce que vos poumons

soient entièrement vides. Les instructions de l'infirmière accompagnant votre préparation, elle les décrit comme un chant du souffle. « Inspirez profondément, au maximum, à plein poumons et retenez votre souffle, retenez-le, retenez-le ; très bien, à présent, expirez à fond, à fond, à fond, encore, à fond, à fond, à fond, encore, jusqu'au bout ; très bien, excellent, bravo ! » et cela jusqu'à ce que vous finissiez le visage écarlate sous le coup de l'effort, puis qu'elle vous dise de vous reposer, de retrouver un souffle normal et de réessayer, encore une fois.

En plus des stéroïdes, elle prend aussi des analgésiques. Et ils lui donnent également du Xanax, afin qu'elle soit suffisamment détendue pour dormir la nuit.

À l'hôtel, elle m'a confié que, parfois, elle avait peur. « J'ai peur de me noyer. J'ai peur que mes poumons s'emplissent de liquide et ensuite que je me noie. C'est ce qui se produit, tu sais, lorsque tu attrapes une pneumonie : c'est comme se noyer. J'ai peur de me noyer seule », a-t-elle ajouté. Le Xanax était censé apaiser toutes ces angoisses. Grâce à ce médicament, vous n'êtes plus vous-même, vous redevenez comme avant, votre vrai moi, d'après elle. Parce qu'elle était inquiète, naturellement, et avait des difficultés à se concentrer. En dehors de quelques articles de journaux, je pense qu'elle avait du mal à assimiler trop d'informations. Elle préférait voir les choses par elle-même, écouter les gens. Elle n'arrivait pas à écrire. Elle ne saisissait plus l'utilité de jeter ses idées sur le papier. Elle n'avait cure des histoires fictives, était incapable de lire un roman ou de regarder un film, par exemple, elle n'avait plus de temps à consacrer aux œuvres de l'imagination.

Sauf à *Don Carlos*, tant le thème lui était personnel.

Dans la voiture, elle me propose un Xanax, comme si j'en avais besoin. Elle se met à rire en brandissant son sac en plastique transparent. On dirait qu'elle offre à la cantonade des bonbons à la menthe ou des chocolats. « Tenez, est-ce

que quelqu'un veut un Xanax?» Manfred l'ignore. Il est dans son propre monde et se concentre sur sa conduite. De toute façon, c'est un médicament contre-indiqué pour les conducteurs et les utilisateurs de machines. Moi non plus, je n'en ai aucune nécessité, mais elle m'affirme que cela ne me fera aucun mal, alors pourquoi pas? J'en prends donc un, histoire de rire, pour voir s'il a un quelconque effet sur moi.

Je lui apprends que ma fille, Maeve, va se marier.

– C'est une grande nouvelle, Liam.

Elle me croit obsédé par ma fille. Elle n'aime pas m'entendre parler en boucle de Maeve, ce que je peux comprendre, parce qu'elle n'a pour sa part pas d'enfants et que cette supposée relation privilégiée père-fille lui tape quelque peu sur les nerfs. Je pense qu'elle doit avoir la sensation d'être exclue. En général, elle m'intime de la fermer. Je me contente donc de lui livrer un résumé : le mariage est prévu en août.

– C'est bientôt, dit-elle.

– Tu recevras une invitation, lui promets-je.

– Merci.

Et je me rends alors compte de la phrase que je viens de prononcer. Il n'y a pas le moindre espoir qu'elle puisse y assister. Peut-être est-ce le Xanax. Je dois me sentir plus moi-même.

– J'y serai, ajoute-t-elle.

– Mais c'est dans trois mois.

– J'y serai, Liam. Morte ou vive; où vont-ils faire ça?

Toutes ces choses qui vont se dérouler en son absence : voilà qui donne l'impression que le futur l'a abandonnée.

– Le mariage, Liam? Où vont-ils faire ça?

– À la ferme, réponds-je, la ferme de Shane. C'est ses parents, ils rêvent d'organiser un mariage à la ferme. Sur les terres qu'ils possèdent, il y a des granges immenses et les ruines d'une vieille église. Ils veulent célébrer la

cérémonie dans les vestiges et, ensuite, je suppose qu'ils ont l'intention de louer un barnum, au cas où il pleuve. C'est une exploitation en activité, avec du bétail et tout le reste. Mais connaissant Shane, il va arranger tout ça en prenant en considération le fait que les invités seront sur leur trente et un, j'imagine. Du moins, voilà l'idée générale.

– Un mariage à la ferme, répète-t-elle. J'aimerais vraiment être là.

Une fois, elle m'a montré une photographie d'elle à peu près au même âge que Maeve. Guère plus de vingt-quatre ans, vingt-cinq à tout casser. Avec des boucles à foison. Elle avait été prise avant son départ pour Londres, avant qu'elle travaille comme femme de chambre, alors qu'elle s'en allait, laissant derrière elle sa famille et son pays. Sans crainte ni notion de ce qui l'attendait. J'aurais beaucoup aimé la rencontrer à cette époque, avec toute cette vie en elle. Elle devait être irrésistible, ainsi que semblait le clamer ce cliché, inconsciente du danger et prête à tout, à toutes sortes de choses jamais encore imaginées. L'expression de son regard. Ses yeux fixés sur vous. Je crois que c'étaient ses sourcils, qui frappaient le plus. Saisissants, il n'y avait pas d'autres termes, tracés par un enfant. Ses yeux donnaient l'impression d'avoir de grandes questions à poser.

Elle a les mêmes yeux à Berlin. Ce sont les yeux d'une fille de vingt-quatre ans, les sourcils demeurés intacts, alors même que la radiothérapie lui a fait perdre tous ses cheveux, que ses poumons peinent terriblement et qu'elle n'arrive pas à absorber assez d'air pour me dire tout ce qu'elle a encore à me dire.

Elle évoque un endroit où elle était allée, très salutaire pour les poumons : les mines de sel qu'elle avait visitées en Roumanie, dans la région de Transylvanie. Le site était exploité, complètement opérationnel, mais toutes les personnes aux poumons malades s'y rendaient parce que le sel asséchait l'air qu'elles respiraient. C'était à l'époque où

elle voyageait avec Noleen. Toutes deux étaient parties de la frontière ukrainienne, d'où elles avaient prévu de descendre ensuite jusqu'à Tirana avant de revenir en Italie par la côte.

Beaucoup de gens leur avaient conseillé un détour par les mines de sel. Les patients souffrant de problèmes pulmonaires y convergeaient de tout le pays, même du monde entier, à vrai dire. Certains leur avaient demandé d'où elles étaient originaires, comme si elles avaient effectué spécialement le voyage d'Irlande pour soigner leurs poumons. Elle avait répondu que ses poumons étaient semblables à une chaumière humide et on lui avait assuré qu'elle avait frappé à la bonne porte. C'est un lieu célèbre, explique-t-elle, comme un lieu de pèlerinage sans prières, avec une température de l'air constante, jour et nuit. Elle décrit le ballet des camions repartant chargés de gros blocs de sel d'un blanc de pierre, ainsi que celui des visiteurs venus pour inhaler l'atmosphère en redressant les épaules. Beaucoup en fauteuil roulant. Des grands-mères et tout. Même des fumeurs qui avaient arrêté et qui savouraient une cigarette. Et pourquoi pas, après tout ? Parce que l'air était tellement limpide qu'il crépitait dans les narines, affirme-t-elle. Des familles entières descendaient dans la mine pour y pique-niquer, avec chaises pliantes et radiocassette portable, mais l'endroit était si vaste qu'on les entendait à peine. La respiration caverneuse, tous les enfants s'emplissaient les poumons et jouaient au football dans un énorme stade souterrain, se souvient-elle. Éclairé par des projecteurs. Avec les poteaux de but gravés sur les murs de sel.

Et après les mines de sel, poursuit-elle, elles étaient allées se baigner dans un lac alentour, qui ne gèle jamais. C'était une sensation des plus étranges, assure-t-elle, que de se retrouver à flotter à la surface de l'eau. Leurs jambes se relevaient toutes seules et émergeaient devant elles, tels des sacs flotteurs ; impossible de les garder sous l'eau. Car c'est ce qui se produit : les jambes n'ont plus de poids, dit-elle.

Et Noleen avait le chic pour tourner en facétie toutes les situations inconfortables. En sortant du lac, elles avaient dû choisir un emplacement très fangeux, car elles étaient recouvertes de boue comme des catcheuses, toutes les deux hilares, accrochées l'une à l'autre, presque incapables de tenir debout.

– Kilométrage illimité, ironise-t-elle.

Elle dit que ses poumons sont en Roumanie.

– Mes poumons sont en Roumanie, ma tête est à New York, mes pieds à Berlin et le reste à Dublin.

Je l'ai entendue à maintes reprises parler en public. Je l'ai vue monter sur scène à l'occasion du festival littéraire d'Ennis, dans le comté de Clare, à l'hôtel *Old Ground*. Je l'ai également vue à Aspen, dans le Colorado. C'était mon premier voyage dans les Rocheuses, mais ces montagnes m'étaient déjà familières. J'en avais conservé des souvenirs précis, imprimés par la télévision quand j'étais petit. J'avais par ailleurs écouté des chansons écrites sur cette région des États-Unis.

Elle a répété à Aspen certains des éléments qu'elle avait exposés à Ennis. Elle était là pour évoquer sa vie et sa famille. À quoi ressemblait, de son temps, l'existence pour une femme de Dublin. Combien les conditions avaient changé et combien elles s'étaient améliorées aujourd'hui, mais aussi combien de choses avaient définitivement disparu. Elle était connue pour se livrer à cœur ouvert, où qu'elle se trouvât, à Ennis ou à Aspen. De son enfance et de ce qui était advenu au sein de sa famille, elle était l'experte mondiale et nul ne pouvait contester son autorité en la matière. Que ce soit à Ennis ou à Aspen, les gens buvaient ses paroles lorsqu'elle décrivait la réalité irlandaise de son époque et les raisons pour lesquelles elle ne pourrait jamais pardonner ni à sa mère ni à son père.

Pourtant, chaque fois qu'elle s'exprimait en public, elle ne pouvait s'empêcher d'être submergée par l'émotion et s'énervait au point de crier ouvertement, ce qui était problématique. De nos jours, les gens veulent tout savoir, tout entendre directement à la source, ce qui la rendait vulnérable, contrainte qu'elle était de se replonger dans son enfance pour la revivre dans les moindres détails, telle une histoire encore toute fraîche qui ne devait jamais s'achever. Oui, chaque fois qu'elle s'exprimait en public sur cette histoire-là, elle se sentait obligée d'en confirmer l'authenticité en laissant transparaître son émoi par des larmes, comme si personne n'allait la croire tant qu'elles ne coulaient pas.

Il m'arrivait de redouter qu'elle se montrât encline à exagérer les événements en les rapportant. Vous savez cette tendance que nous avons tous à broder sur nos souvenirs lorsque nous les racontons, juste parce que quelqu'un a la bonté de nous écouter. Son auditoire était si enthousiaste qu'elle aurait pu être poussée à en rajouter dans la noirceur. Ou peut-être était-ce simplement qu'elle cherchait les mots les plus appropriés pour décrire les pires situations. Elle avait bonne mémoire pour les mauvais souvenirs, ainsi qu'elle le reconnaissait elle-même.

Ou alors est-ce parce que tout paraît plus petit lorsque l'on en parle ?

Ce qui m'inquiétait, dans ces moments-là, c'était son incapacité à se détacher du passé. Je détestais la voir pleurer en public. C'était dur, de la regarder sortir un mouchoir de sa manche, ou parfois même pas : de se permettre d'éclater ouvertement en sanglots, sans même tenter de dissimuler ses larmes. Alors je lui ai soumis une suggestion en tant qu'ami, en toute bonne foi. Je suppose que c'était le fait d'être à Aspen qui m'avait amené à lui dire des choses auxquelles je n'aurais jamais songé à Ennis. Les montagnes m'avaient donné le courage d'avancer l'idée que, peut-être, elle devrait essayer de comprendre sa mère et son

père. Non leur pardonner ou quoi que ce soit de ce genre ; je ne doutais pas de son histoire et ne prétendais pas que rien de tout cela ne s'était passé ou n'avait d'importance, mais seulement que, de temps en temps, lorsqu'elle parlait, cela la dévorait trop affectivement. Pourquoi ne pas tâcher d'oublier ?

– Pour ton propre bien.

Si je lui ai glissé ce conseil, c'était parce que j'avais avec mon père le même problème qui ne cessait de me hanter, alors même qu'il était mort, à présent. Il ne disparaît jamais et j'ai toujours peur de son courroux. Parfois, je crois qu'il serait préférable que je feigne de ne jamais avoir eu de père, ne serait-ce qu'épisodiquement, comme pour offrir une parenthèse à mes souvenirs, au lieu de rester assis toute la nuit, tel un enfant qui attend son retour.

Elle m'écouta patiemment, la tête inclinée, comme à son habitude, en me laissant aller jusqu'au bout. Je croyais m'être montré très convaincant, avoir relevé quelques points qui méritaient au moins réflexion. J'expliquais simplement que se remémorer son enfance n'était pas aussi merveilleux qu'on le prétendait. Et qu'elle devait donner à son père le droit de répondre, surtout s'il n'était pas là pour se défendre lui-même. Sinon, c'était comme un tribunal militaire. Voilà tout ce que je tenais à souligner : il fallait qu'elle se mît à la place de ses parents pour comprendre leur point de vue.

– C'est n'importe quoi, Liam.

Elle ajouta que l'altitude commençait à m'affecter. Que je ne pensais pas correctement. L'hôtel était au-dessus des nuages et l'atmosphère était si raréfiée que ma compréhension des choses était devenue quelque peu simpliste.

– C'est ma vie, reprit-elle.

– Je veux seulement t'aider à tourner la page, me défendis-je.

– Tu veux que j'abandonne mon frère.

Elle mangeait un yaourt, je m'en souviens. Dans sa chambre qui donnait sur les montagnes. Elle m'expliquait

que sa seule ressource était sa mémoire. Le yaourt était fini, mais elle découvrait encore de petits restes. Elle ramassa l'opercule, dont elle lécha la pellicule crémeuse jusqu'à laisser l'aluminium étincelant avant de jeter de nouveau son dévolu sur le pot.

Elle dit que c'est ce que font les écrivains : ils fouillent leur mémoire pour y dénicher des thèmes sur lesquels écrire, comme dans un laboratoire humain. « Il n'est pas réellement possible de créer à partir de rien, assurait-elle. Rien n'est inventé, il n'y a que des situations qui se sont déjà produites d'une manière ou d'une autre et que l'imagination ressuscitait sous un jour plus extraordinaire. »

Elle parcourut encore et encore le pourtour du pot de yaourt avec sa cuiller, me donnant l'impression qu'elle y cherchait matière à écrire.

– Tu ne risqueras pas d'y trouver encore quoi que ce soit.

Elle me dévisagea. On ne savait jamais comment elle pouvait prendre un tel commentaire : elle pouvait tout aussi bien en rire avec vous qu'avoir la réaction inverse.

– Tu vis dans un monde de rêve, Liam.

Voilà ce qu'elle m'asséna.

– Tu crois qu'il est possible de vivre sans mémoire. Tu crois qu'il est humainement possible de tout abandonner derrière soi et de continuer son chemin aussi tranquillement qu'en sortant d'un champ désert ou d'une grange vide.

– Ah, bon Dieu, Úna! Je dis juste : Lâche un peu tes parents, tu ne peux pas tout leur reprocher.

Bon sang, vous auriez dû l'entendre! Elle m'accusa d'essayer de lui dérober son enfance, de lui voler tout ce sur quoi elle avait à écrire. J'entendais l'émotion grandir dans sa voix, comme si elle n'arrivait pas à débiter ses mots assez vite. Je ne me souviens même plus de la moitié de ses propos, de tout son discours sur les enfants auxquels on permettait de plonger la main dans des bocaux de berlingots pour qu'ils se tiennent tranquilles et n'écoutent pas ce que

racontaient les adultes. Elle m'accusa encore de prétendre qu'elle était une enfant invisible, sans la moindre curiosité pour le monde qui l'entourait.

– Tu es exactement comme tous les autres, cracha-t-elle. Tu veux que je ferme ma gueule, hein ? Tu veux que je fasse comme si je ne savais rien du sort des femmes dans leur propre foyer. Tu crois que je suis sagement allée à l'école avec les religieuses et que je dormais les mains croisées sur la poitrine ?

– Pour l'amour du ciel, Úna !

– Tu crois que j'affecte un accent irlandais en me targuant d'être originaire de Dublin, c'est bien ça ?

La discussion s'envenimait, m'échappant complètement. À l'entendre, je n'aurais jamais été moi-même un enfant. À l'entendre, j'aurais proféré quelque chose d'impardonnable contre tous les enfants, contre toutes les femmes.

– Je ne te vole rien du tout, protestai-je.

– Tu crois que je n'ai jamais vu la sciure souillée de sang sur le sol de la boucherie ?

– Je ne mets pas en doute ton enfance, insistai-je.

– Tu es cruel avec moi, Liam.

– Écoute, Úna, je te soutiens, à cent pour cent. Je veux juste que tu ne sois pas une victime.

– Une victime... siffla-t-elle.

C'en était trop. Elle me lança un regard noir.

– Une victime ?

Elle répéta le mot à plusieurs reprises, la tête tournée vers la porte comme si elle s'adressait à quelqu'un d'autre, comme s'il y avait dans la chambre un public dont elle quêtait l'approbation, qu'elle voulait convaincre de mon absence de compassion. Ce que j'insinuais, en ne lui accordant même pas le statut de victime, était si faux, si blessant, si cruel. Elle braqua de nouveau son regard sur moi et me rétorqua que c'était précisément ce que vivaient

toutes les victimes de crime : on les poussait à se sentir responsables de l'injustice qu'elles avaient subie.

– Je n'ai rien dit de tel, Úna.

– C'est ça, être une victime, Liam : tu as l'impression que c'est de ta propre faute.

– Oublie l'injustice, voilà tout ce que je veux dire.

– Nous n'avons pas le droit d'oublier, s'insurgea-t-elle. Comment pouvons-nous espérer changer quoi que ce soit, si nous oublions ?

– Je n'ai pas envie d'être une victime, répliquai-je.

– Tu crois que j'ai le choix, Liam ? C'est ça ? Tu crois qu'on peut tout simplement décider si oui ou non on est une victime ? Que c'est juste un style de vie ? C'est ça, que tu cherches à me dire ? Regarde-toi. Toi non plus, tu ne t'en es pas si bien sorti que ça, non ? Mais regarde-toi donc, Liam ! Tu es pitoyable.

Pitoyable.

Elle savait qu'elle dépassait les bornes. J'attendais de l'entendre rectifier ses propos, préciser que tout le monde était pitoyable, pas seulement moi, mais nous tous, elle y comprise, mais elle ne dit rien et moi non plus. Elle fourra l'index dans le pot et entreprit d'en nettoyer les parois. Puis elle se lécha le doigt et contempla les montagnes par la fenêtre.

Je quittai la pièce. Que nous restions ou non amis après cet échange ne m'importait même pas. Je ne voulais plus rien avoir à faire avec elle. Hors de question que j'aie l'écouter parler en public. Mais alors elle m'a téléphoné pour s'excuser.

– Liam, je suis sincèrement désolée, commença-t-elle.

Elle m'assura que je n'étais pas pitoyable. Elle certifia que j'étais tout sauf pitoyable et que j'avais raison sur toute la ligne.

– Parfois, je n'arrête pas de pleurer sur mon sort, continua-t-elle. Je ne sais pas pourquoi je me comporte ainsi. Je perds